

longtemps que le génie agricole inspira le peuple romain, le peuple romain fournit des recrues invincibles aux légions qui portaient jus- qu'aux confins du monde la gloire de son nom. Quand la vie des champs cessa d'être en honneur, quand les fêtes de Rome eurent attiré à la ville la population des campagnons, le colosse romain se sentit faiblir et bientôt il marcha à grands pas vers sa destruction. Ainsi avaient péri les Grecs, les Perses, les Babyloniens et les Egyptiens. Donc, Messieurs, c'est l'agriculture qui a fait les grands peuples de l'antiquité.

D'un autre côté, si nous revenons à l'histoire des peuples modernes, les premières pages nous démontrent, à n'en plus douter, que l'agriculture fut l'agent unique dont se servirent ses peuples pour s'assurer une éternelle stabilité. Oui, la France et l'Angleterre seront puissantes l'une et l'autre aussi longtemps que chez elles l'agriculture restera florissante; l'agriculture fait de même la fortune de l'Allemagne et de la Russie où le peuple des campagnes demeure si simple et si robuste, si attaché au sol et si laborieux.

Il nous reste un mot à dire sur notre jeune pays. Parvenus sur les rives de notre beau et majestueux Saint-Laurent, en véritables enfants de la France, notre bien-aimée mère-patrie que plus d'un siècle de séparation n'a pu un seul moment nous faire oublier, les premiers colons saisirent la terre avec un empressement prodigieux. Ah ! ils savaient bien qu'en agissant ainsi, ils s'assuraient la félicité de jouir d'une autre France, et semblables au plus grand des peuples antiques, quand le temps de défendre cette terre arrosée de leurs sueurs et qui devait bientôt l'être de leur sang, semblables, dis-je, au grand peuple romain, ils quittaient la char rue pour y revenir après la victoire.

Voici en peu de paroles, Messieurs, quelques-uns des innombrables bienfaits procurés à l'humanité par l'agriculture depuis le commencement des siècles; elle a été pour ainsi dire la nourrice de toutes les notions.

Pour en venir, Messieurs, à la seconde partie de ma conférence, ces bienfaits que nous procure l'agriculture ont-ils été reconnus par tous ? Au moins, notre jeune pays a-t-il su se distinguer au-dessus des autres par une considération raisonnable et juste de l'homme qui lui fournit de quoi se maintenir et de marcher côte à côte avec les grands peuples ?

Hélas ! il faut le dire avec regret, à ce seul mot de cultivateur, ou plutôt pour se conformer à l'expression vulgaire, à peine le mot *habitant* a-t-il été proféré, qu'un sourire plus ou moins moqueur se dessine sur les lèvres de l'auditeur, comme si l'on venait de faire ressortir ce qu'il y a de plus ridicule et de plus méprisable dans la société. Si cependant l'on constatait ce manque de discernement auprès de quelques indifférents dont la manière de juger n'affecterait en rien les intérêts des cultivateurs, ce serait encore peu de chose. Mais lorsqu'on voit des hommes que la classe agricole elle-même a élevés au pouvoir, considérer d'un oeil dédaigneux la forte colonne de l'ordre social, vraiment, Messieurs, il est alors temps de se demander si notre pays est en voie de grandir et de prospérer. A nous donc cultivateurs, puisque le choix nous est donné, à nous donc de fixer notre choix sur des hommes

dont nous sommes sûrs d'une protection ferme et constante.

Les principales causes de ces répugnances sont sans doute les travaux manuels auxquels l'agriculteur est chaque jour assujéti. D'après ces esprits forts, cortés, peu éclairés, ces sortes de travaux ne sauraient plonger l'intelligence dans un abrutissement complet. Messieurs, cette objection a été l'objection de tous les temps et de toutes les époques. D'un autre côté, des hommes d'une compétence incontestable avec les plus simples arguments ont su répondre à cette futile objection.

Pour peindre les plus récents, je citerai d'abord Montpetit. Voir ce qu'il dit :

“ Par sa participation aux ouvrages manuels du faire valoir, le cultivateur inspire à chacun l'activité, et il entretient dans sa propre personne, cette force de constitution qui lui permet d'exercer une surveillance exacte à toute heure et par tous les temps. Au moyen du travail intellectuel, il ennoblit sa profession, et il prend dans le monde un rang distingué. Pour ce second genre d'occupation, n'a-t-il pas toujours devant lui le livre de la nature tracé par la main de Dieu ? Lire dans ce livre sublime avec reconnaissance et amour, y chercher ce qui peut éclairer son art et le rendre plus productif; s'aider, à cet effet, du secours des sciences acquises; révéler à ses semblables les découvertes utiles qu'il peut faire; quel beau travail ou plutôt quelle admirable récréation ! ”

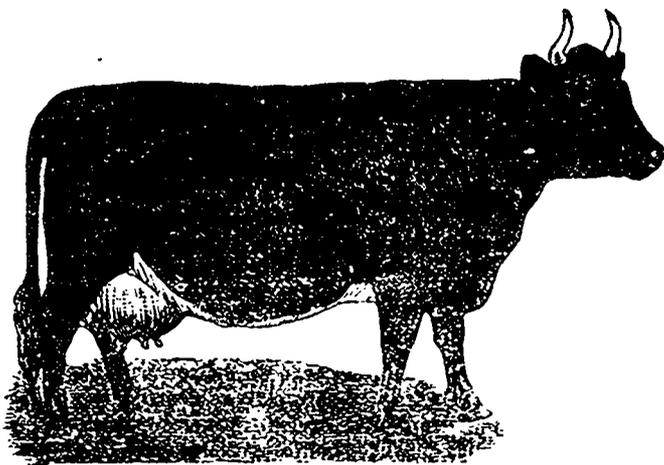
semblables les découvertes utiles qu'il peut faire; quel beau travail ou plutôt quelle admirable récréation ! ”

Maintenant venons-en au révérend Père Herbreteau qui démontre, par un langage aussi éloquent que juste, le double avantage que retire le cultivateur en se livrant aux travaux manuels des champs.

“ Cherchez, dit le révérend Père, où se trouvent les tempéraments robustes, les types de haute stature et qui ne déclinent pas; cherchez où se trouvent le sang vif, les joues roses, le teint vermeil et cet air de santé qui affleure sous une

peau fine, et cette vie qui pétille dans les yeux, et cette âme forte chevillée au corps qu'elle anime, vous verrez que tout cela se trouve à la campagne. Les générations décroissantes sont dans les villes; s'il ne venait incessamment des recrues de la campagne, les villes se dépeuplèrent, car les villes dévorent leurs habitants. Les tempéraments anémiques se préparent et se font dans les habitations malsaines des quartiers populeux, dans l'atmosphère saturée des usines et des magasins. La pâleur est l'hôte des salons élégants; la phtisie est la fléau des races aristocratiques; les épidémies n'ont jamais de prise que sur les cités. En un mot, pour tout dire, la vie est plus courte à la ville qu'à la campagne. ”

Avez-vous remarqué, Messieurs, comment l'homme vient au monde avec des membres faibles et débiles qu'il faudra fortifier ? Si vous élevez mollement cet être si frêle qu'on appelle un enfant, vous en ferez un armoiseau. Au contraire, si vous appliquez ses bras au travail, si vous mettez sur ses épaules des fardeaux proportionnés à ses forces; si vous le laissez vivre au grand air, ses membres deviendront nerveux et souples; on ne saura ce qu'il faudra le plus admirer à dix-huit ans, ou de sa force ou de son élégance. En vain l'on substituera aux travaux des champs d'autres travaux, il semble qu'ils sont moins dans l'ordre providentiel, et l'expérience prouve qu'ils sont moins propices au parfait développement de



VACHE KERRY PRIMÉE "IRISINE."